

## Entretien avec Maxence Amiel

### *Par la fenêtre tardive*

publié en septembre 2023 aux éditions Aux Cailloux des Chemins

*Il y a dans les textes de « Par la fenêtre tardive » une adresse, peux-tu nous en parler et ainsi que de la genèse de ce recueil ?*

A l'origine de l'écriture il y a en effet une adresse à ma fille, même si la volonté évidente est de rendre cette adresse plus large. J'ai composé la première partie, « terre levante », quelques mois avant sa naissance, comme pour nourrir l'attente des hypothèses et des craintes nécessaires, pour préparer l'accueil. La seconde partie a été composée un an et demi après la naissance, alors que commençait à gambader le petit être : des instants dont il me semblait qu'il aurait été trop douloureux de les perdre tout à fait. Une manière aussi d'affirmer le bonheur qu'il y a à voir se forger l'humain qui devient, grâce à nous, mais aussi contre nous, dans ses premières traces d'indépendance.

*Le choix du titre d'une œuvre est toujours délicat, celui-ci s'est-il imposé à toi ? Quelle est cette fenêtre ?*

A l'origine il y avait deux recueils, et les titres étaient là : *terre levante* et *Ambre*. Pour le premier, c'était une manière de nous décentrer : on parle de « soleil couchant » et je me suis fait un jour la réflexion que rien ne justifiait que nous ne parlions pas plutôt de « terre levante », si ce n'est notre acharnement trop souvent impensé à tout placer depuis notre propre point de vue.

*Par la fenêtre tardive*, c'est le regard qu'on jette, le soir, quand tout dort autour, sur le chemin déjà parcouru. C'est le regard suivant, aussi, qui va plus loin, au-delà. Par cette fenêtre on observe à la fois le passé et le possible, dans un moment propice à la nostalgie, au rêve et à l'espérance.

*« Par la fenêtre tardive » se compose de deux sections, quel lien existe-t-il entre elles ?*

Le lien, seul et évident, c'est ma fille. La première partie est celle de l'attente, de l'imagination, et elle est donc naturellement plus imagée, plus évanescence dans ses évocations. La seconde partie, qui retrace, ou le tente, les premiers pas et les premiers regards de l'enfant sur le monde, relève plus du témoignage. Elle est donc plus concrète, d'une certaine manière (d'ailleurs elle porte le nom de ma fille : les choses peuvent ainsi commencer à être nommées), même si ce que l'on voit et ce que l'on ressent garde toujours une part d'insaisissable qui rend précisément la poésie nécessaire, seul langage peut-être capable de les approcher.

*Une de tes premières publications fut un roman, continues-tu à écrire de la fiction ? Vers où te porte l'écriture aujourd'hui ?*

Je mets actuellement la dernière main à mon second roman, qui comme le premier aura trait à la question de la transmission, mêlée à celle de l'engagement et de la place que chacun peut et ose tenir au monde. Il prend lieu aux bords des falaises normandes, et notamment sur le site de la pointe du Hoc. Écrire de la fiction est important pour moi, mais très compliqué (et donc passionnant) : je suis à la recherche d'une narration qui laisserait l'histoire, ou plutôt l'intrigue, s'effacer devant les images et les mouvements de la langue. Dans nos vies les vitesses obnubilent et la littérature peut selon moi être un lieu qui leur résiste. Je suis d'ailleurs aussi en cours d'écriture d'un recueil qui interroge ces vitesses.

*Auteur devenu éditeur, ce passage a-t-il une influence sur ton parcours d'écrivain ?*

Pas tellement. Si je suis un peu trivial, je dirais que l'influence majeure est la question de la destination de mes textes. Édité en 2018 par l'éditeur pour lequel je suis devenu par la suite salarié, je me suis retrouvé face à une sorte de cas de conscience : puis-je continuer à publier mes textes dans la maison pour laquelle je travaille ? En réalité j'ai trouvé ma réponse assez vite, une réponse qui révèle un peu du normand que je suis au fond du cœur : oui, *mais pas que*. J'ai besoin d'aller aussi à la rencontre d'autres éditrices et éditeurs, que mon écriture vive aussi détachée du cadre dans lequel je vis quotidiennement. Comme un besoin de distance, pour mieux revenir. Au-delà de ça, le travail quotidien sur les textes d'autres autrices et auteurs est plutôt un stimulant qu'un frein pour moi.

*Une libraire m'a récemment fait part de son incompréhension face à l'emploi du « je » dans les textes de nombreux poètes contemporains. Elle y trouve un manque d'universalité. Si elle t'avait fait cette remarque, que lui aurais-tu répondu ?*

Que nous ne pouvons jamais parler qu'à partir de notre propre corps et de notre appréhension du monde, et que c'est peut-être précisément en comprenant cela que l'on peut atteindre une certaine empathie, qui me semble être la porte de ce qu'on appelle l'universalité (qui par ailleurs est un mot qui peut me faire peur, car il peut vite et dangereusement se rapprocher de la « pensée unique » ou de la « bien-pensance »). Je peux tout à fait entendre l'agacement de cette libraire (ou le deviner), car il y a des autrices et des auteurs qui se complaisent, mais à mon sens l'universalité n'a rien à voir avec le pronom qu'on emploie. Elle est dans la manière dont on saisit et appréhende le monde et l'existence qui nous sont échus. Une ou un poète peut ne parler que de lui ou d'elle en disant « nous », et une ou un autre s'effacer complètement une utilisant la première personne du singulier. Si je ne pense qu'à Andrée Chédeville, je n'ai pas besoin d'argumenter davantage !

*A quoi sert la poésie d'après toi ? (Question subsidiaire)*

J'ai lu récemment une citation du poète René-Guy Cadou et je me permets de la citer ici : « La poésie est inutile comme la pluie ». La présence de la poésie est indéboulonnable car son inutilité même est ce qui la justifie. Mais j'ai toujours du mal à saisir l'urgence qu'il y aurait à répondre à cette question. Se demande-t-on à quoi sert une main sur une épaule affaissée, ou un sourire devant un enfant qui, apprenant à aller, chute ? Tout cela, c'est la *présence* chère à Bonnefoy. Et la poésie ne serait que notre besoin naturel d'en témoigner.